

C) L'échec des rationalisations de la violence au XX^e siècle

Rappels :

Nous avons vu comment les philosophes des Lumières avaient tenté de concilier la vision de l'Histoire comme **progrès**, humanisation de l'Homme dans l'histoire, et la **violence** de l'Histoire. Avec Kant, nous avons avancé l'idée selon laquelle la violence des rapports humains, loin de s'opposer au « progrès », en constituait au contraire le moteur ; pour Kant, c'est justement la violence des rapports humains qui, du fait des conséquences désastreuses qu'elle engendre, conduit l'homme à faire usage de sa raison, et à mettre en œuvre les mesures qu'elle préconise. C'est donc bien la violence qui constitue le support paradoxal du *droit*, c'est la violence qui conduit l'Homme à instaurer un monde dans lequel la guerre est abolie, **c'est la violence qui conduit l'Homme à devenir pleinement humain (rationnel et raisonnable) dans un monde humanisé.**

Nous avons vu comment cette logique se retrouvait dans les grands courants de pensée du XIX^e siècle, ceux de **Darwin** et de **Marx**.

→ Pour Darwin, c'est **la guerre perpétuelle au sein des espèces et entre les espèces** qui fait de l'histoire biologique une *évolution*, par le mécanisme de la « sélection naturelle » ; on doit donc considérer l'Homme lui-même comme un produit de la sélection naturelle (et donc de la guerre biologique), dont même le développement des tendances les plus *humaines* de l'homme (comme sa conscience morale) sont le fruit (paradoxal). C'est la lutte impitoyable pour la survie qui, en sélectionnant toujours les plus aptes, a conduit le monde biologique de la bactérie jusqu'à l'Homme.

→ Pour Marx, c'est **la guerre perpétuelle entre les classes** qui constitue le moteur de l'Histoire, et qui fait de l'Histoire de l'Humanité une histoire qui s'achemine vers son terme : la pleine humanisation de l'Homme dans un monde pleinement humain. De même que la guerre de tous contre tous s'acheminait, chez Kant, vers un monde entièrement pacifié, dans laquelle la liberté de chacun est respectée, la lutte des classes s'achemine, chez Marx, vers une société sans classe dans laquelle la domination de l'homme par l'homme est abolie.

La violence était donc le moteur grâce auquel l'Histoire s'acheminait vers l'Homme, puis vers une pleine humanisation de l'Homme.

C'est cette vision que le XX^e siècle... va anéantir.

Remarque : dans la suite du cours, nous allons prendre appui sur quelques textes, dont la lecture pourra (et c'est souhaitable) susciter chez vous quelques réticences ; je précise donc qu'un texte comme celui de Carrel ne figure pas ici à titre de *document scientifique*, mais bien comme illustration d'un chapitre de *l'histoire des idées* que nous avons parfois (et c'est sans doute dangereux) tendance à oublier.

1) De la sélection naturelle à la solution finale

a) *De la sélection naturelle à la sélection rationnelle*

Nous l'avons vu, pour Darwin la sélection naturelle cessait, avec l'apparition de l'Homme, d'être le moteur déterminant de l'évolution. Car l'Homme, grâce aux facultés qui lui sont propres, devient capable de *substituer* aux mécanismes de la sélection *naturelle* de nouvelles modalités de sélection, fondées sur des procédures *rationnelles*. Attention : pour Darwin, la sélection (des plus aptes) *reste* le moteur de l'évolution ; mais cette sélection ne s'opère plus (ou plus seulement) par le processus naturel, selon lequel les individus les plus aptes survivent plus et font plus d'enfants, tandis que les moins aptes survivent moins et font moins d'enfants. Avec l'Homme apparaissent des processus de sélection tels que la compétition économique, la compétition scolaire, qui reposent de moins sur des aptitudes *physiques*, et de plus en plus sur des aptitudes *intellectuelles*.

Mais attention : ces procédures de sélection ne seront conformes aux exigences de l'évolution que si elles *maintiennent* le principe de la sélection des plus aptes. Avec l'Homme, la sélection cesse d'être *naturelle*.. mais elle ne cesse pas pour autant d'être *sélective*. On trouve donc, chez Darwin, l'idée selon laquelle il revient à l'Homme de **mettre en œuvre des procédures rationnelles permettant de sélectionner les plus aptes, et d'éliminer les moins aptes** : la raison humaine doit se substituer à la nature dans le processus de sélection. C'est pourquoi Darwin préconisait, par exemple, d'encourager le mariage (et donc la procréation) des « meilleurs » individus (ceux qui ont le plus développé leurs capacités, du fait, par exemple, d'un milieu socio-éducatif privilégié), et de dissuader celui des individus physiquement ou mentalement déficients.

Ce que le XX^e siècle va faire apparaître, ce sont les conséquences « logiques » de cette approche.

b) *Eugénisme et euthanasie*

La première, c'est **l'eugénisme** : il faut favoriser l'union des êtres humains supérieurs, pour donner naissance à des êtres humains de la meilleure qualité. Organiser rationnellement la reproduction : ce que l'homme fait depuis longtemps avec les animaux (sélection des reproducteurs), il doit désormais le faire avec l'Homme.

La seconde, c'est **l'euthanasie** : il faut empêcher la reproduction des êtres inférieurs (ceux qui sont porteurs de tares physiques ou mentales), par des procédures de stérilisation, ou d'élimination.

Ces idées nous font aujourd'hui horreur ; mais justement, elles nous font horreur *parce que nous en avons vu l'application au XX^e siècle* ; mais ces idées ne faisaient nullement horreur à la plupart des membres de l'élite intellectuelle du XIX^e siècle.

Il faut absolument éviter d'attribuer au nazisme des idées dont il n'est absolument pas l'inventeur. Le nazisme n'a inventé ni l'eugénisme, ni l'euthanasie ; il n'a pas non plus inventé l'idée selon laquelle il existerait une hiérarchie des races, ni le fait que la prolifération des catégories inférieures conduit à un déclin de la civilisation. Toutes ces thèses sont très largement *admisses* au sein de la communauté scientifique (et philosophique) de la fin du XIX^e siècle, et elles sont diffusées et proclamées dans des ouvrages savants, du *Traité des dégénérescences* de Morel (1857) à l'*Essai sur l'inégalité des races* de Gobineau (1853-1855). Et l'un de leurs points d'aboutissement va être l'éclosion du courant eugéniste, dont le grand champion fut l'Anglais Francis Galton, fait Chevalier (de sa Majesté) en 1909, et décoré de la médaille de la *Royal Society* en 1910.

Un aperçu des idées de Galton se trouve dans le texte 1 du recueil.

Il faut insister sur le fait que le courant eugéniste n'a rien de marginal dans l'*intelligentsia* du début du XX^e siècle ; la double thèse de la procréation renforcée des individus supérieurs et de la stérilisation des individus inférieurs se retrouve un peu partout dans la production scientifique, philosophique et politique. L'une des illustrations les plus parlantes en est le texte d'Alexis Carrel, qui n'a rien d'un marginal extrémiste : il reçut le Prix Nobel de médecine en 1912, fut membre de l'Académie pontificale des sciences, et la faculté de médecine de Lyon 1 a porté son nom jusqu'en 1996.

Un aperçu des idées de Carrel se trouve dans le texte 2 du recueil.

c) *De la raison à l'horreur*

Le nazisme n'a donc inventé ni le racisme, ni l'eugénisme, ni l'euthanasie ; ce qu'il a inventé, c'est *la mise en œuvre systématique et rationnellement organisée* de ces doctrines. Le nazisme a mise en œuvre des idées « scientifiques » (c'est-à-dire : considérées comme telles par une partie non négligeable de la communauté savante occidentale au début du XX^e siècle) par des moyens scientifiques (des procédés rationnels, mis en œuvre dans des institutions rationnellement organisées). Et il a ainsi montré en quoi la rationalité pouvait aboutir... à l'horreur. C'est-à-dire : à la déshumanisation de l'Homme par des moyens inhumains.

Ce n'est pas l'aspect barbare du nazisme qui a constitué un traumatisme pour la pensée occidentale : c'est son caractère rationnel. Avec le nazisme, la science et la technique, la *raison* humaine, se mettent au service de la déshumanisation de l'Homme.

La dimension rationnelle, expérimentale, *scientifique* du nazisme sera sans cesse soulignée par celle qui fut sans doute la première intellectuelle à tenter de comprendre *philosophiquement* le phénomène nazi. Nous nous référons ici aux textes 1, 2 et 3 du recueil (n°2). Dans le texte 1, c'est bien la dimension

« expérimentale » du camp de concentration qui est mise en lumière, son rôle de *laboratoire* pour la mise en œuvre des principes théoriques du nazisme. Dans les camps, les humains deviennent des objets d'expérimentation, un « matériel » sur lequel s'expérimente la possibilité la plus effroyable : celle d'une déshumanisation de l'Homme.

Car ce qui fait le cœur des camps pour Arendt, ce n'est pas la destruction des hommes, c'est la destruction de *ce qui fait l'humanité* de l'Homme. Et cette destruction se fait par des procédures scientifiques, des protocoles rationnellement établis. Dans les camps, la raison humaine se met au service de la déshumanisation de l'Homme. (texte 2)

Et c'est ce qui rend tout processus de « rationalisation » de la violence des camps impossible (et insupportable). Le principe de toutes les rationalisations de la violence (de Kant à Marx), c'est que la violence peut conduire à des conséquences qui, pour être désastreuses, n'en conduisent pas moins à un progrès de la raison, à une humanisation accentuée de l'Homme. Dans les camps, la trajectoire est exactement inverse : ce n'est pas la violence qui est au service de la raison, mais la raison qui met ses ressources (scientifiques et techniques) à disposition de la violence. Et cette violence est toute entière au service de la déshumanisation de l'être humain : déshumanisation des victimes, mais aussi de leurs bourreaux (la frontière entre les deux étant d'ailleurs systématiquement brouillée dans l'enceinte même du camp)

Ce qui vaut pour la science vaut également pour la technique. Günther Anders (qui fut le mari d'Hannah Arendt) est l'un des premiers penseurs à articuler la solution finale et les bombes d'Hiroshima et Nagasaki (au grand déplaisir de certains penseurs occidentaux). Dans les deux cas, la violence subit une mutation radicale : de l'affrontement guerrier, on passe à une élimination technique, fondée sur des procédés rationnels qui éliminent la « guerre » en tant que telle. La science et la technique éliminent certes la guerre... mais pour la remplacer par une horreur plus grande, fondée sur l'anéantissement technologique. Les victimes des chambres à gaz, comme les habitants d'Hiroshima, n'étaient ni des militaires, ni des combattants ; ils ne se sont pas battus, ils n'ont pas été vaincus : ils ont seulement été éliminés, anéantis, sans aucune possibilité de résistance, par des moyens scientifiques. (texte 4)

Là encore, la violence n'apparaît, ni comme une simple « résurgence » de la sauvagerie, ni comme le support d'une humanisation progressive de l'Homme. Comme le souligne le philosophe américain Herbert Marcuse : la violence des guerres mondiales, des camps et des bombes atomiques est bien l'expression d'un progrès de la rationalité technique, mais d'une rationalité technique au service de la *domination* et de la *destruction* des hommes. (texte 5)